



<http://www.lexpress.fr/mag/cinema/dossier/entretienecine/dossier.asp?ida=435979>

L'Express du 01/12/2005

Giovanna Mezzogiorno

«Je suis une actrice instinctive»

propos recueillis par Dominique Simonnet

De l'immeuble d'en face, elle aperçoit l'appartement où elle vit, la silhouette fugitive de son mari, là-bas, derrière les rideaux, l'ombre de ses enfants... Et soudain elle se voit elle aussi, se découvrant de loin, comme une étrangère... Cette scène en miroir illustre la beauté subtile de *La Fenêtre d'en face*, film italien de Ferzan Ozpetek (sortie en France le 14 décembre), une variation sur le désarroi d'une femme d'aujourd'hui et sur le lourd passé de l'Italie. Elle révèle aussi l'extraordinaire finesse de jeu de Giovanna Mezzogiorno, son interprète principale (meilleure actrice au Festival de Venise 2005). En Italie, cette comédienne de 31 ans (*Plus qu'un baiser; Au secours, j'ai 30 ans!*) est désormais une star et, même si elle s'en défend, l'icône de sa génération. En profonde empathie avec ses personnages, elle offre ses confidences sur le cinéma, l'amour, le couple, et la difficulté d'avoir 30 ans

Vous interprétez souvent des personnages qui s'interrogent sur le sens de leur vie, des femmes honnêtes, courageuses, qui ne savent plus s'il faut ou non poursuivre une relation qui s'épuise. Est-ce à cela que l'on pense à 30 ans?

Je crois que beaucoup de gens souffrent de l'instabilité de la relation amoureuse. Aujourd'hui, il est difficile de trouver la sécurité dans un couple. On se dit qu'il durera quelques années, dix ans peut-être, mais après? Alors on fonde sa vie à l'extérieur, sur son travail, ses amis. Les gens acceptent mal cette précarité affective, mais ils sont incapables d'y remédier, ils n'ont pas l'envie - ou la capacité - de résister aux tentations. Giulia, le personnage que j'interprétais dans *L'Ultimo bacio (Juste un Baiser)*, ne comprend pas que l'homme avec qui elle vit n'est pas à sa place à côté d'elle; elle ne pense qu'à sa famille, à son enfant, à sa maison. «Qui es-tu? Quels sont tes désirs? Es-tu bien là où tu es? Aurais-tu envie de partir?» Ces questions-là, elle ne sait pas

les lui poser, ni se les poser à elle-même. Elle ne fait que projeter sur son compagnon l'image qui lui convient, à elle. C'est souvent ainsi que les gens d'aujourd'hui conduisent leur «amour», en se renvoyant leur propre image. Il en résulte une grande solitude.

«Un comédien, c'est aussi un corps. Une personne qui a ses pudeurs et ses secrets»

Giovanna, la femme que vous interprétez dans La Fenêtre d'en face, regarde elle aussi sa vie avec amertume. Doit-elle quitter ce mari décevant pour un amant sur lequel elle ne pourra compter?

Je ne sais pas ce que je ferais à sa place, mais je l'admire, cette femme! Dans une scène importante du film, elle attend son mari, qui rentre de son travail à l'aube. Il s'assied à côté d'elle, et elle lui dit simplement: «Aide-moi.» Pour la première fois, il la voit telle qu'elle est. Elle a choisi: mieux vaut risquer de se tromper avec le père de ses enfants que de le faire avec un inconnu. Mais, si elle reste, il faut que les choses changent... J'ai été bouleversée par ce personnage.

En Italie, on dit que vous êtes l'emblème d'une génération. La Giovanna du film, c'est vous?

Non. J'ai beaucoup travaillé ces dix dernières années, j'ai très peu profité de ma jeunesse, mais, contrairement à la plupart des femmes, j'ai la liberté de m'exprimer. Giovanna est très éloignée de moi: elle a des enfants, elle n'aime pas son travail... Mais elle est humaine: elle a fait des compromis et elle porte une blessure intérieure, toutes choses qui me touchent et que je connais. Qui n'a pas dû un jour avaler une pilule amère? Qui n'a pas dû renoncer? Cela m'est arrivé, à moi aussi, et j'en nourris un regret, un sentiment secret de rage et de rébellion. Beaucoup de femmes tentent de se convaincre: «Je mets cet épisode de ma vie dans un tiroir, et je jette la clef.» Hélas! il ne disparaît pas pour autant... Parfois, on vous dit: «Tu n'as pas l'air heureuse, et pourtant tu as tout pour cela!» Peut-être, mais qui sait ce que l'on a dû accepter pour en arriver là?

On dirait que vos personnages continuent à vivre en vous.

Certains s'attachent, en effet. Manou, par exemple, le rôle que je viens tout juste d'interpréter dans le nouveau film de Cyril Gelblat, *Les Murs porteurs...* Oh, ce n'est pas une victime! Elle est dure, cynique, carriériste; elle investit tout dans son travail, et fait tout ce qu'il faut, même coucher, pour être promue. Mais elle est seule, sans amour, et elle souffre d'un manque: un enfant. Or en avoir un signifierait hypothéquer sa carrière. Nombre de femmes de mon âge, qui ont énormément donné pour réussir - université, stages - sont dans cette situation. Les hommes, eux, n'ont pas à faire de tels choix. En jouant ces personnages, je trouve toujours une corde sensible qui vibre en moi, quelque chose qui me concerne personnellement. Je les comprends, je les sens. Je ne suis pas une actrice cérébrale. Je suis très instinctive.

Il faut que vous les aimiez, vos personnages, pour entrer ainsi en empathie avec eux?

Oh oui, je les aime! Ce sont des personnages suspendus, en attente, en observation. Je me sens très privilégiée, et donc redevable de refléter ces femmes-là, qui étaient jusque-là assez peu représentées dans le cinéma. J'aime particulièrement Giovanna: elle illustre si bien la société d'aujourd'hui, qui frustre et anesthésie les individus. La plupart des gens ne se connaissent pas eux-mêmes, ils ne savent pas ce que serait leur vie en liberté et, ne le sachant pas, ils ne désirent pas autre chose, ils restent dans leur cage. Les enfants ont encore cet appétit de liberté, mais ils l'oublient très vite, et de plus en plus tôt. A 12 ans, j'étais habillée comme une petite fille, je jouais à la poupée. Aujourd'hui, les adolescentes de 12 ans sont des femmes, elles bradent leur liberté sans même s'en rendre compte. Elles entrent dans le jeu social, deviennent conformes, et se perdent.

Etre comédienne, ce serait rechercher cette innocence de l'enfant?

Je le crois. J'ai la chance de vivre des vies qui ne sont pas la mienne. Certes, je ne fais que les frôler, mais je ne peux pas tricher avec elles. Concevoir un personnage, c'est donc pour moi un travail de tous les instants. Chaque jour, je m'efforce de le saisir davantage. Je ne cherche pas à plaire. Je ne crois pas

que l'on puisse créer dans un tel état d'esprit. Pour moi, jouer, c'est se donner tout entier. Il faut s'extraire du petit monde du cinéma, qui ne peut rien nous apporter, au contraire. Ainsi, il y a une partie de moi-même que je ne peux partager avec personne, qui n'appartient qu'à moi. Et c'est cette partie-là qui me permet d'interpréter mes personnages.

Vous utilisez beaucoup les expressions du visage, votre corps, les regards, les silences.

Le cinéma est aussi un art du gros plan, donc il faut savoir jouer avec les yeux, et avec le corps tout entier. Certains acteurs en font trop, mais dès que le cadre s'élargit, ou dès qu'ils montent sur une scène, on voit qu'ils ne savent pas bien bouger, ils se montrent maladroitement, figés. J'ai eu la chance d'apprendre à m'exprimer avec mon corps: au départ, je voulais être danseuse, j'ai fait quinze ans de classique.

«Dans ce métier comme dans la vie, il faut agir. Il faut partir»

Fille de Vittorio Mezzogiorno et de Cecilia Saachi, grandes stars en Italie, vous étiez de toute façon prédestinée au cinéma.

Mon enfance a été peuplée d'artistes. A la maison, on parlait de rôles, de personnages, de production. Les adultes, pour moi, étaient des acteurs. A la fin des années 1970, lorsque le cinéma italien est entré en crise, mon père a fait des films en France: *L'Homme blessé*, de Patrice Chéreau, et *La Lune dans le caniveau*, de Jean-Jacques Beineix. En 1980, à Rome, Beineix avait reconstitué un port entier. J'avais 5 ans. Un machiniste m'a prise dans ses bras et m'a emmenée dans ce décor gigantesque, au milieu des maisons en carton. C'était la première fois que je voyais un tournage. Tout le monde pensait que je deviendrais actrice, comme papa et maman. Cela m'énervait. Je voulais danser et je travaillais comme une folle tous les jours à la barre. En 1984, mon père a été appelé par Peter Brook pour *Le Mahabharata*, et nous l'avons suivi en France, puis en tournée aux Etats-Unis. Dix ans plus tard, à la mort de mon père, je suis revenue à Paris. Je voulais échapper à l'Italie, où il avait été très connu, mais je n'avais aucun projet précis. C'est alors que Peter Brook m'a proposé d'entrer dans son Centre international de recherches théâtrales.

Impossible de refuser.

Et ce qui devait arriver arriva: vous vous retrouvez vous aussi sur scène, en Ophélie dans *Qui est là?* [Pièce de Peter Brook inspirée du Hamlet de Shakespeare.]

On m'avait choisie parce que j'étais une matière totalement souple et vierge. Le rôle était difficile, le texte aussi. Peter Brook, metteur en scène lui aussi très corporel, a eu l'intelligence de me faire jouer la folie, non pas dans l'hystérie, mais dans la simplicité et le naturel: Ophélie offrait des fleurs à des gens inexistant, seule sur scène. A ce moment-là, il y avait un silence dans la salle, les spectateurs étaient vraiment émus... A l'époque, je n'étais rien, je ne savais rien. Peter Brook m'a dit: «Arrête de faire comme si tu n'y étais pas! Jette-toi à l'eau!» Il m'a énormément encouragée. Cet homme-là n'a pas d'égal. Son théâtre est une discipline, une sorte d'exercice physique. Il disait toujours: «En dehors du tapis, vous faites ce que vous voulez. A partir du moment où vous êtes sur scène, il n'y a plus que la recherche de la vérité qui compte.» Travailler avec lui est très déstabilisant. Parfois, en répétition, il inversait les rôles entre les comédiens, pour éviter que nous ne nous endormions. J'ai appris qu'un acteur ne doit jamais se sentir confortable dans son personnage. Jouer, c'est une besogne qui ne s'arrête jamais.

Et vous n'avez pas arrêté, en effet: *Del perduto amore*, de Michele Placido, *Les Misérables* de Josée Dayan, *Juste un baiser*, de Gabriele Muccino... Vous avez enchaîné les films et récolté une moisson de prix d'interprétations, dont celui de la meilleure actrice, cette année, au Festival de Venise (pour *La Bestia nel cuore*, de Cristina Comencini). Vous n'avez pas abandonné le théâtre pour autant.

L'an dernier, je me suis lancé un défi: mener un monologue, seule sur scène. Je l'ai tenté justement parce que je ne me sentais pas capable de le faire. Raconter un parcours intérieur de détresse et d'incommunicabilité, c'est très difficile pour une comédienne. Je me suis volontairement mise en danger. Je voulais pouvoir rentrer chez moi le soir et me dire: «Je l'ai fait!» Une chose pareille, on ne peut la risquer qu'au théâtre. Je ne me demande jamais «pourquoi» je fais tout cela, mais «comment». Comment en suis-je capable? Parfois, je ne me sens pas l'énergie de donner autant, je panique... Avant le

spectacle, je veux être seule dans ma loge, je ne veux pas qu'on me parle. Mais j'ai un besoin immense de me retrouver sur scène, de sentir l'atmosphère du théâtre.

Attendez-vous d'un metteur en scène qu'il soit très directif?

J'aime bien être dirigée. A partir du moment où j'ai accepté une pièce ou un film, je fais confiance à la capacité du réalisateur de raconter une histoire et de diriger les acteurs. Bien sûr, je peux toujours modifier une réplique si je trouve qu'elle est trop littéraire...

Y a-t-il des limites que vous vous fixez dans les tournages?

J'ai une forme d'éthique. Face aux comédiens, les gens de cinéma ont une attitude très contradictoire. D'un côté, ils nous dorlotent. Mais, une fois sur le plateau, ils nous traitent comme des objets. Je suis donc très attentive à tout cela. Je refuse par exemple de tourner des scènes d'amour très réalistes, nue avec un comédien. Je pense que cela est inutile. Dans le film de Marie-Anne Chazel (*Au secours, j'ai 30 ans!*), il y avait une scène de ce genre - l'une des plus réussies, d'ailleurs - pour laquelle elle voulait que je fasse des choses que j'avais pourtant refusé de faire. C'est devenu une affaire de pouvoir. J'ai gardé mon point de vue. Maintenant, je le spécifie dans mes contrats: s'il y a une scène d'amour ou de sexe, j'ai mon mot à dire. On me rétorquera qu'en tant que comédienne je ne suis que le véhicule d'un auteur. Mais c'est moi que l'on voit sur l'écran, et pas l'auteur! Un acteur, c'est aussi un corps, une personne qui a ses pudeurs et ses secrets. Pourquoi faudrait-il nous traiter comme des choses? Dans ce métier, il faut parfois savoir dire non.

Certains metteurs en scène malmènent leurs interprètes, en prétendant que cela est nécessaire pour en tirer le meilleur.

Ces gens-là abusent de leur position. Je ne me laisse pas atteindre par la violence des autres, par leur rage ou par leurs frustrations. Cela a le don de les énerver: il n'y a rien de pire que quelqu'un qui reste imperméable. J'ai connu des confrontations très dures au cours de ma carrière. Pour mon deuxième film - j'avais 24 ans - le metteur en scène avait l'habitude de hurler, l'ambiance était abominable. Un soir, je suis allée frapper à la porte de sa chambre d'hôtel

et je lui ai dit: «Je pense faire mon travail avec honnêteté. Si quelque chose ne va pas, il faut me le dire, mais gentiment.» Il ne m'a même pas invitée à entrer, il est resté allongé sur son lit à regarder la télé sans dire un mot. A partir de ce moment-là, cela s'est beaucoup mieux passé.

Le jeune cinéma italien s'impose aujourd'hui avec des portraits de la société tout en finesse, qui dépeignent des situations et des dilemmes très contemporains.

C'est vrai, mais beaucoup de jeunes auteurs ont du mal à trouver des financements. Notre cinéma est aussi empreint d'une profonde nostalgie sur notre histoire. Dans mon enfance, vers la fin des années 1970, les gens me semblaient plus gais, alors que pourtant ils galéraient eux aussi. En Italie, aujourd'hui, nous vivons dans un océan d'indifférence. Les gens n'arrivent plus à réagir, ils ne savent même plus ce que pourrait être une société plus juste. L'Italie est foncièrement conservatrice, lestée par l'Eglise catholique, marquée par son passé fasciste et par cinquante ans de démocratie chrétienne. C'est presque un miracle que les Italiens sachent encore lire et écrire! L'art pourrait éveiller les esprits, mais trop souvent il reste élitiste. Je me souviens que, le soir de Noël, Peter Brook ouvrait son théâtre parisien à Barbès aux habitants du quartier et il donnait une représentation gratuite. C'était un petit geste, mais très symbolique. Le cinéma, plus accessible, pourrait aussi être un vecteur efficace d'une prise de conscience.

Davide, le vieux monsieur de *La Fenêtre d'en face* (interprété par Massimo Girotti, aujourd'hui décédé) est hanté par les images du passé de l'Italie fasciste qu'il croit revoir parfois dans les rues de Rome. Il dit à Giovanna: «Ne vous contentez pas de survivre. Vous devez exiger de vivre dans un monde meilleur et pas seulement d'en rêver. Moi, je n'ai pas réussi.» Et vous, vous avez réussi?

Dans mon pays, je suis très connue maintenant, on parle de moi dans la presse people... Mais je ne veux pas me laisser enfermer dans le cocon de la notoriété. Fréquenter toujours le même milieu s'apparenterait pour moi à un suicide. Les gens me flattent, me désirent et cela me tuerait. Voilà pourquoi je voudrais travailler ailleurs, où je suis moins connue. Pour moi, cela reste un défi de faire des films en France, avec des acteurs français, et d'être à la

hauteur. Mon but, ce n'est pas de gagner un oscar, mais d'aller plus loin à l'intérieur de moi. Dans ce métier comme dans la vie, il faut agir. Il faut partir. Même à 60 ans. Davide a raison: il ne faut pas se contenter de survivre.

©L'EXPRESS